

Thésée, le Minotaure et Achille racontent notre époque dans trois ouvrages récents : un roman burlesque, le glaçant monologue d'un violeur et une prose incantatoire à la tonalité poétique

# Les héros antiques reprennent du service

FLORENCE BOUCHY

« Qu'est-ce que ça fait de partager la vie du plus beau des héros grecs ? » *Parlant, Thésée prenait la pose du catcheur – pectoraux, biceps, abdos, fessiers : tous à bloc bandés.* Comme tous les autres personnages d'*Ariane dans le Labyrinthe*, Thésée est évoqué sur le mode burlesque. Il évolue dans une cité athénienne transposée à l'époque contemporaine, gangrenée par les déficits et le « manque de liquidités », à la recherche de pantins pouvant, en pleine « société du spectacle », remédier à « la pénurie d'offre héroïque locale ».

**Thésée évolue dans une cité athénienne transposée à l'époque contemporaine, gangrenée par les déficits et le « manque de liquidités »**

Car les héros sont fatigués. Thésée lui-même, sous la coupe d'une attachée de presse qui ne souhaite pas le moins du monde « sauver la Grèce de ses malheurs et malédictions, mais tirer profit d'hommes au pouvoir », erre d'hôtels de représentants de commerce en « restoroutes ». Pasiphaé, la femme de Minos, se désole de « correspondre si bien au poncif de l'épouse délaissée, à qui rien ne manque sur le plan matériel et qui s'abîme dans l'alcool ». Ariane, l'aînée du roi Minos, craint surtout « de puer » dans le Labyrinthe. Quant à sa sœur, Phédre, décrite chez Racine par le vers célèbre que Roland Barthes considérait comme le plus beau de la langue française, « la fille de Minos et de Pasiphaé », elle a, chez Philippe Bollondi, « tout de la petite salope à la mode antique ». Et si le Minotaure est bien, aux yeux des Athéniennes qui en tremblent tout en l'admirant, ce monstre n'obéissant à « aucun code ni carcan », mais prenant « son désir pour seule loi », on le décrit en fait « à tête de taureau sans l'avoir jamais vu ».

Du même mythe, Marie-Hélène Poitras tire des effets et une tonalité radicalement opposés dans son premier roman, *Soudain le Minotaure*, d'abord paru au Québec en 2002, et aujourd'hui en France. Comme elle l'explique dans la postface ajoutée pour l'édition fran-

çaise, pour écrire l'histoire de ce violeur en série, « un personnage du sexe opposé crédible, psychopathe épileptique de surcroît », il lui fallait éviter « de démoniser [son personnage] », se garder

« de le suivre de loin comme on observe un requin dans un aquarium » : « il n'y avait qu'une seule avenue possible : le recours à la première personne. N'ayant dès lors d'autre choix que d'épouser la

pensée de ce personnage, ajoutez-elle, de me fier en lui (...) j'entraînerais le lecteur avec nous puisque le fait de dire "je", de le dire, provoque, malgré soi, un glissement en l'autre ». Dans cette pers-

pective, il y a fort à parier que le recours au mythe (le violeur se nomme Mino Torrés, et la victime qui l'obsède, parce qu'elle lui a échappé, Ariane) constitue le dernier rempart contre l'identification totale, et dangereuse, au violeur.

« L'épuisable richesse sémantique et figurée des récits que nous identifions comme mythiques, écrit Claude Calame dans *Qu'est-ce que la mythologie grecque ?* (lire ci-contre), les versions multiples des mythes grecs nous entraînent dans des mondes de création fictionnelle qui invitent à de constantes réinterprétations, et à de puissantes récréations. » Avec ce paradoxe, ajoutez-il que « plus la polysémie d'un mythe le soumet à la réécriture, plus sa portée pragmatique semble forte. (...) La forme poétique et esthétique (...) transforme en parole efficace une intrigue narrative avec ses protagonistes ». Ce qui est vrai des différentes versions des mythes dans l'Antiquité trouve encore aisément confirmation dans ses occurrences contemporaines, qu'il s'agisse d'un roman burlesque, voire carnavalesque, autour du Minotaure chez Philippe Bollondi, ou d'un monologue de violeur, autorisé par la reprise de ce même mythe chez Marie-Hélène Poitras. Marie Richeux, quant à elle, puise dans l'ensemble des versions du mythe d'Achille pour convoquer le héros dans son salon, et sa mère Thétis dans sa salle de bains. D'une prose à la tonalité poétique, elle interroge l'un et l'autre, laisse résonner leurs accents de vérité au cœur de sa propre écriture, et lit en creux dans leurs propos ce que notre époque, ce que sa vie, peuvent encore entrevoir et revivifier dans ces noms glorieux.

Achille est un texte incantatoire, paradoxalement proféré sur le mode mineur, comme en sourdine. Le lien entre la narratrice et le héros s'établit, malgré les circonstances improbables de leur

**Ariane dans le labyrinthe**, de Philippe Bollondi, Le Nouvel Attila, 256 p., 19 €. Confronté à un problème de liquidités, le royaume de Minos fait appel à Thésée dans l'espoir de relancer l'attractivité du labyrinthe payant qui a rempli les caisses de la Crète. Bien décidés à arnaquer Thésée, Minos et son conseiller, Dédale, lui promettent Ariane en mariage s'il réussit à tuer le monstre. Reprise parodique du mythe du Minotaure, *Ariane dans le labyrinthe* est une version fort réjouissante de l'épisode, actualisée, détournée, mais finalement conforme à l'esprit des récits mythologiques.

**Soudain le Minotaure**, de Marie-Hélène Poitras, Phébus, 128 p., 13 €. Construit en deux parties, présentées dans l'ordre inverse de leur écriture, le premier roman de Marie-Hélène Poitras fait succéder le récit d'un violeur, incapable de maîtriser ses pulsions et ne souhaitant même pas, et le récit de sa victime, Ariane sauvée du viol, mais non de la violence physique, par son colocataire. Ce récit souvent difficile dans sa première partie, où le lecteur doit adopter le point de vue du violeur, échappe néanmoins au sordide le plus complet en se référant au modèle mythologique.



**Achille**, de Marie Richeux, Sabine Wespieser, 138 p., 15 €. Alors que Marie contemple sur son ordinateur des images de Thétis, la mère du héros grec, Achille frappe justement à sa porte. C'est l'occasion pour elle d'entamer avec les deux personnages un dialogue poétique, révéral à partir de leurs noms et de leur légende, qui la nourrit et la transforme. « Je suis assise près d'Achille, écrit-elle, fâgaise mon écoute. Il a longtemps que je t'aime et tu sens comme un poème que j'ai appris avant de naître. Alors récite-le. »



rencontre, de la manière la plus banale qui soit : « Salut Achille... Salut Marie. » Et peu à peu, la parole banale, de convenance, fait advenir les choses. Non seulement parce que le héros grec et sa mère prennent corps dans l'appareil de la jeune femme, mais surtout parce qu'ils se chargent de toutes les fonctions, connotations, espoirs, contenus dans leurs noms. Disant « Achille », Marie retrouve cet homme qu'elle cherche à travers ce nom, « condamné à tenir la promesse de son extrême vulnérabilité, et [qui] ne la connaît pas ». Celui, écrit-elle, qui « possède le poème en intraveineuse et, par ce récit, me possède moi ».

A l'issue de cette nuit hallucinée, Marie « dispose de l'ombre portée du héros » capable pour toujours « de lui rappeler tout ce qui dans son nom [la brûle ». Disant « Thétis », elle retrouve une figure de mère, sa mère peut-être, quoique « la provenance de la phrase [soit] floue, comme tu vois, la parole est toujours venue de plus loin, mais les mots je les sais distinctement et par cœur, et je les répète : "Hier, comme aujourd'hui, comme hier, comme toujours, je frémis encore au parfum de ma mère" ».

S'identifiant au Minotaure, lequel représente symboliquement ce que Mino Torrés, dans *Soudain le Minotaure*, se sent être, un homme dominé par ses pulsions, un homme enfermé dans le labyrinthe de son inconscient bestial, le violeur en série attaque les

**Marie Richeux puise dans l'ensemble des versions du mythe d'Achille pour convoquer le héros dans son salon, et sa mère Thétis dans sa salle de bains**

jeunes filles, comme si elles devaient lui être sacrifiées, comme si leur viol et parfois leur meurtre n'étaient qu'un rituel cathartique, une représentation théâtrale, une tragédie, rappelant aux humains leur soumission au destin et purgeant leurs passions déléteries et leurs tentations de la démesure. « Le viol est un jeu, explique Torrés. Il faut trouver les bons joueurs, sinon tout cloche. C'est un jeu de rôle : un jour on fait son picrière, le lendemain on suit une fille, on l'attache et on la consomme. On la menace avec une arme, on la viole et on retourne chez soi en se dépêchant pour ne pas manquer "Les Simpson" à la télé, dans vingt minutes. » Pourtant, concède-t-il, « j'étais presque soulagé qu'on m'arrête. Je crois que j'aurais continué à violer à un rythme fou. Les victimes m'apaisaient, je courais éperdument vers elles, elles me hantaient puis m'abandonnaient, il fallait tout reprendre, comme dans un théâtre répété à l'infini ».

Rien d'aussi tragique et sordide dans le roman de Philippe Bollondi. Ce qui n'empêche pas Ariane dans le Labyrinthe de revisiter le mythe, sans le réduire à un simple prétexte à bouffonnerie. L'écrivain reprend lui aussi plusieurs versions de l'histoire, réinvente parfois les liens de parenté entre les personnages, et multiplie les clins d'œil à l'actualité : crise grecque, couple de stars adoptant « au fil des caprices et des saisons, des enfants de toutes origines avec, semblait-il, l'esprit du collectionneur », mode des conférences rémuné-

rées données aux quatre coins du monde, sur le thème « L'exploit aujourd'hui » pour Thésée... Mais aussi comiquement médiocres, parfois même pitoyables, que soient ses personnages, ils sont emportés dans la logique d'un roman aux vertus aussi initiatiques que l'expérience du labyrinthe, qui se trouve en son cœur. Si le sens du mythe n'est pas trahi, la forme

d'écriture en renouvelle l'efficacité avec brio. Regardant le monde contemporain avec les lunettes du mythe, le romancier propose au lecteur de reconnaître que « l'expérience du Labyrinthe [peut] être douloureuse, [elle n'est] néanmoins pas vaine, car elle (...) oblig[e] à voir le monde tel qu'il est : complexe, incohérent et, surtout, non conforme à ses rêves de petite fille ».

Qu'ils gardent des mythes leur violence et leur noirceur, ou qu'ils se nourrissent gaiement et s'abreuvent poétiquement à leur source, ces trois écrivains contemporains, dont deux publient à leur premier roman, surmontent héroïquement le poids de leurs modèles. Et trouvent leur voix parmi les échos qu'on laissés en eux, et en nous, les récits mythologiques. ■

## Mythologie buissonnière

Pour l'helléniste Claude Calame, les « fables païennes » que nous connaissons sont une invention moderne. Enquête pour restituer la singularité de ces récits pluriels et mouvants au désordre fécond

VINCENT AZOULAV

Publié directement en collection de poche, le nouveau livre de Claude Calame porte un titre délibérément décalé : le lecteur n'y trouvera nullement un manuel de mythologie grecque, mais plutôt une forme de requête contre une discipline aux fondements scientifiques mal assurés !

Malgré une étymologie qui fleurit bon l'Antiquité, la « mythologie » est en effet une invention de l'époque moderne, dont la vocation initiale était de marquer l'écart entre les « fables païennes » et la Révélation chrétienne. Mais le péché originel de la mythologie réside surtout dans la façon même dont elle a construit l'objet de son enquête : en compilant les différentes versions d'un même « mythe » pour les soumettre ensuite à l'analyse, la mythologie tend à produire une intrigue linéaire à partir d'un ensemble foisonnant de récits pluriels, partiels et souvent discordants.

Car les Grecs n'avaient pas l'habitude de raconter un cycle mythique en entier – du début à la fin d'un conflit ou de la naissance à la mort d'un héros –, mais se concentraient volontiers sur un épisode particulier, qu'ils dramatisaient dans une forme toujours singulière : avant que Plutarque ne lui consacre une biographie en bonne et due forme, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'histoire de Thésée n'avait ainsi été évoquée que par bribes, les prosateurs et les poètes s'attachant tantôt à son parcours héroïque entre Trézène et Athènes, tantôt à son combat acharné contre le Minotaure, tantôt à son rôle dans la fondation politique de la cité d'Athènes (le syncrisme), tantôt à sa lutte victorieuse contre les centaures, aux côtés des Lapithes.

**Les Grecs réarrangeaient sans cesse les mythes selon les besoins du moment et les attentes des spectateurs**

présentée comme celle d'Hélène et de Thésée ! Les mythes grecs ne respectaient donc nullement le principe de non-contradiction et fonctionnaient comme des traditions en perpétuelle mutation. Déroulantes à nos yeux, ces contradictions ne l'étaient pas pour les Grecs : les mythes étaient en effet mobilisés à l'occasion de « performances » singulières – un chant rituel lors d'une fête religieuse, un récit lors d'un banquet, un discours lors d'une assemblée, une représentation figurée sur un vase – et n'avaient pas vocation à devenir parole d'évangile.

Dans ce livre-somme qui recueille les fruits d'une démarche longuement mûrie, Claude Calame propose d'aborder ces récits polymorphes en se focalisant toujours sur une version singulière. Combinant approche linguistique et anthropologique,

il souligne combien l'interprète doit s'attacher non seulement à décrypter l'épisode lui-même (l'énoncé), mais aussi à le replacer dans le contexte élargi de l'œuvre et, au-delà, dans la situation de communication créée avec le public (l'énonciation).

Revenons à Thésée. Plutôt que d'essayer de rendre compte de toute sa trajectoire, l'enjeu sera alors de comprendre pourquoi, au début du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., Bacchylide choisit de présenter le héros athénien comme le fils du dieu Poséidon, et non d'Égée. Le poème met ainsi en scène un groupe de jeunes filles en train de chanter en l'honneur de Thésée, revenu du fond des mers : c'est en écho direct avec les circonstances concrètes de l'exécution du poème, chanté par un chœur de jeunes gens à l'occasion d'une fête en l'honneur d'Apollon à Délos. Et le lieu de la performance ne doit ici rien au hasard : depuis 478 avant J.-C., Athènes a pris la tête d'une ligue militaire, dont le centre se trouve précisément sur l'île sacrée de Délos. Alors que la cité s'affirme désormais comme la principale puissance maritime du monde grec, la filiation poséidonienne de Thésée vient élayer les prétentions d'Athènes sur la mer Egée.

Ce n'est là qu'un exemple des enquêtes poussées auxquelles Claude Calame invite le lecteur dans un ouvrage à haute teneur théorique et d'un style exigeant par son souci de précision linguistique. De la figure de Bellérophon invoquée dans l'*Iliade* à la mort d'Héraclès mise en scène par Sophocle, en passant par l'utilisation de la belle Hélène dans l'enquête historique d'Hérodote, l'auteur parvient à chaque fois à faire résonner toute la singularité de ces récits, semant un désordre fécond dans une discipline prompte à transformer une jungle luxuriante en un sage jardin à la française. ■

QU'EST-CE QUE LA MYTHOLOGIE GRECQUE ?, de Claude Calame, Folio « Essais », 736 p., 10,20 €.

### Extraits

« Je te rappelle que Minotaure est un coup inespéré, le plus gros depuis que je suis à mon compte et que nous travaillons ensemble. Sa légende remonte à loin et le Royaume a su jusqu'à aujourd'hui l'entretenir assez pour que le trône de Minos ne soit pas menacé. – Ils n'ont pas besoin de moi alors. – (...) Je me suis renseignée et le Royaume manque de liquidités. Minotaure est un bon produit, mais qui nécessite une révisite. Tu leur apportes ça, mais attention, pas n'importe comment. (...) »

ARIANE DANS LE LABYRINTHE, PAGES 28-29

« Violait devenu trop facile au Guatemala. Désormais, j'étais un agresseur de calibre intermédiaire et je voulais un peu plus de défi. J'avais entendu dire que les filles du Canada étaient libres, qu'elles allaient à l'université, qu'elles faisaient de la politique, écrivaient des livres, qu'elles faisaient comme les hommes, quoi. Je voulais flâtrer une fille blanche libérée, insoumise, intellectuelle et belle. Je lui ferais sa fête et elle verrait bien ce que la nature ordonne. »

SOUDAIN LE MINOTAURE, PAGE 37

« En l'écoutant, je pense au Styx évident, mais je me dis, surtout, qu'ouvrir c'est comprendre. Sentir l'enfer sous ses pieds, c'est aussi sentir toute proche la baignade de la compréhension. Je le laisse errer dans son propre cauchemar. Je l'écoute de loin, j'ai froid, l'eau chaude, je la veux sur la peau. En marchant je revois Thétis, sa mère, le plongeant dans le fleuve de l'enfer pour l'immortaliser. Ce geste est tout et son contraire, le rendre immortel, et le garder enfant. »

ACHILLE, PAGE 22